

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 14 FÉVRIER 1885.

No. 7

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront un reçu aussitôt.

Nous serons très sévères pour ceux qui doivent des arrérages.

Comme l'abonnement est payable d'avance, nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de le faire.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la décision judiciaire concernant les journaux.

L'AMANTE ENVOLÉE.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie ;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnant d'immortalité !

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux ;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit ;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

À NINETTE (Du Journal du Dimanche.)

BLUETTE.

C'est, bâtie dans quelque site
pittoresque, une blanche et gra-
cieuse maisonnette.

Voir le "Journal," v. II, n. 5. Mon "Rêve," par Ninette.

Oh ! dis-moi, ma Ninette,
Quelle peine secrète
Te fait fuir, inquiète,
Loin du regard humain ?
Où vas-tu donc ?... Ecoute !
Tu t'écarter sans doute :
Est-ce la bonne route ?
Non ! viens, prends-moi la main
Vois cet astre qui brille
Courir sur la charmillie !
Suivons-le donc, ma fille,
Il trace le chemin.

Marchons dans la lumière !
Laissons la foule entière
Se briser dans l'ornière
De leur obscur sentier.
Comme une blanche voile
Conduite par l'étoile
Qui là-haut se dévoile,
Laissons-nous emporter
Par le vent favorable !
Moi, pour t'être agréable,
Mon enfant adorable,
Pour toi je vais chanter :

"Veux-tu que sur ma lyre,
Tout plein d'un beau délire,
Je te dise d'Elvire
Les récits enchanteurs ?
Ou de la belle Hélène
L'aventure troyenne
Qui jeta sur la scène
De tragiques acteurs ?
Ou veux-tu que de Laure
Plus belle que l'aurore,
L'on te célèbre encore
Les charmes séducteurs ?

Oh viens ! ... Dans mon village
Il est un frais bocage
Où s'élève, à l'ombrage,
Une belle villa.
C'est là ma maisonnette ;
Elle est blanche et coquette.
La veux-tu, ma Ninette ?
Elle est à toi, prends-la !
Près d'une cascade
Où chante Philomèle,
Oh ! n'est-ce pas, ma belle ?
C'est un nid celle-là !

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, février 1885.

CHRONIQUE.

Etiez-vous au bal du Windsor ? Eh bien ! moi, j'y étais. J'espère qu'on me pardonnera cette curiosité intéressée. Je voulais voir un bal costumé. Ce mot costumé ne veut pas dire qu'on soit plus habillé que dans un autre bal. Seulement on se déguise.

Les messieurs avaient l'air des femmes, tant les costumes étaient efféminés. Et les femmes étaient déguisées, les unes en anges, les autres en papillons, avec des petites ailes qui assimilaient les anges aux papillons. Mais chose singulière, plus elles avaient l'apparence d'un ange plus elles étaient papillons, tant le déguisement n'était qu'extérieur. Les costumes ne changent pas la nature et n'influent pas sur le cœur.

C'était drôla tout de même de voir tous ces danseurs, pomponnés, harnachés, fanfreluchés comme des poupées. Quel fourmillement de bras, d'épaules et de fossettes ! Voyez-les traverser les salons avec leurs jolies mines de boutons de roses prêts à s'épanouir ! Les cheveux tombent sur les yeux qu'on entrevoit comme deux étoiles scintillantes à travers un nuage diaphane.

Alors la musique commence, les mains s'enlacent, on se prend à la taille, et on tourne dans la gaieté éclatante des costumes clairs, dans l'envolement des cheveux blonds et des rires fous. Plus loin on voit un jeune imberbe qui cherche sa danseuse, il est comme perdu au milieu des jupes tournoyantes. Les garçonnets, très rouges, s'efforcent de danser en mesure, sentant qu'on les regarde, pendant que ceux qui ne savent pas les figures restent en place, battant le parquet des talons de leurs bottines.

Des jeunes filles, peut-être les plus belles, étaient vêtues en esclaves des temps les plus reculés. Elles étaient superbes avec leurs jupes ballonnées et leurs souliers de satin blanc à cothurne. Certes, comme tous les esclaves, elles aspiraient à être délivrées, mais elles paraissaient avoir perdu l'énergie de la révolte et prenaient leur sort en patience.

Plus loin, dans un coin du salon, on voyait une autre jeune fille, adorable de gravité dans son corsage à basques gothiques qui la couvrait tout entière ; les plis de sa mante, trop large, flottaient autour de ses cheveux blonds et de ses yeux bleus, d'un bleu de vieille faïence, elle représentait l'antiquité contrastant avec l'art moderne.

Comme on voit, à l'attache une grande importance à l'amour des riens, aux façons mignonnes et chatoyantes de faire des choses futiles.

Ce bal résume passablement bien l'histoire de la vie d'un grand nombre : une comédie où l'on déguise ses sentiments.

*
*
*

Il n'y a pas que l'atmosphère des salons qui soit délicieuse. Qu'on aime ces journées froides et blanches avec des neiges lointaines suspendues dans